

IANNIS KARAS

LES SALAIRES DES ENSEIGNANTS  
AU XVIII<sup>ème</sup> SIÈCLE.  
EXPRESSION DU FONCTIONNEMENT  
DE LA LOI DE L'OFFRE ET DE LA DEMANDE?

L'étude de la vie économique des différentes aires grecques durant la période du joug ottoman, sujet qui, jusqu'à présent, n'a pas encore été étudié de façon systématique et approfondie, constitue une condition indispensable à la compréhension non seulement des phénomènes économiques qui apparaissent et se développent dans ces régions, surtout durant le siècle pré-révolutionnaire, mais aussi des changements sociaux et notamment culturels qui se sont produits, à la même époque, dans ces aires économique-socio-géographiques.

Le phénomène possède une importance particulière dans les centres de l'hellénisme périphérique —Asie Mineure, Principautés danubiennes, Odessa, etc.— dans ces structures communautaires qui se sont développées économiquement et qui forment de petites sociétés autogérées avec une vie économique, mais aussi intellectuelle intense. Il s'agit de ces aires où, sur la base d'un capital commercial qui s'est accru, on a créé les écoles grecques les plus grandes et les plus célèbres de l'hellénisme asservi.

C'est un fait connu, et souvent souligné, que les commerçants furent les premiers financiers, les premiers à soutenir l'oeuvre éducative. Cette constatation tout à fait juste présente, comme conséquence immédiate, un second aspect, à savoir que l'ensemble de l'oeuvre éducative aussi a pris place, à son tour, dans le circuit commercial.

A une époque à laquelle, sur le marché, dans la circulation des biens en général, règnent de plus en plus les lois du commerce libre, cette vie intellectuelle, elle aussi, dépend des lois du marché, des lois du commerce libre, et les suit. Et nous avons alors à l'esprit, de façon concrète, non seulement l'enseignant et ses revenus —ce qui constitue

le sujet de notre communication— mais aussi le livre sous tous ses aspects —copie, édition, diffusion—, sujet sur lequel nous voudrions seulement souligner certains points.

En ce qui concerne le premier aspect, la copie, nous remarquons que, parallèlement au moins (élément traditionnel, statique, pour lequel parfois la copie des textes appartient à ses obligations monastiques), apparaît le copiste savant calligraphe<sup>1</sup> dont le métier prend place dans les lois de l'offre et de la demande.

De même le marché, de nouveau la loi de l'offre et de la demande, jugera quel livre sera, ou non, publié. Le marché commercial est celui qui diffuse le livre, mais qui détermine aussi le genre et le niveau "d'érudition" du livre, le tirage. Mélétios demande, en 1707, à Démétrios Glykys, à Venise, que sa *Géographie* soit éditée à 1000-1500 exemplaires, parce qu'il pense qu' "ils veulent que tous les livres soient vendus avec profit le plus rapidement possible", mais il ajoute aussitôt après que, si Glykys et ses collaborateurs, qui connaissent mieux le marché, jugent que le livre ne sera pas vendu et qu'ils n'auront pas "le profit qui convient", mieux vaut alors différer l'édition<sup>2</sup> qui, pour ces raisons manifestement, a été retardée afin que le livre fût publié 14 ans après la mort de l'écrivain. Le manque de demande obligera également Michel Papageorgiou à ne pas publier sa *Grammaire de la langue allemande* qu'il tenait prête en 1768.<sup>3</sup> De même l'absence de demande provenant du marché forcera Dimitrios P. Govdelas à retarder l'édition des 7 volumes restants de son ouvrage en 8 volumes, *Οικονομία πρακτική* (= Economie pratique).<sup>4</sup> D'ailleurs, aussitôt après l'édition du premier

1. "Beaucoup d'érudits, en Orient aussi, vivaient de la copie de livres destinés à l'usage des autres" écrit M. I. Gédéon dans son étude "Η τιμή των βιβλίων ἐν ταῖς ἀρχαῖς τοῦ ἸΘ' αἰῶνος", *Δελτίον τῆς Ἐταιρείας τῶν Μεσαιωνικῶν Ἐρευνῶν*, Constantinople 1880, p. 64.

2. G. Veloudis, *Das griechische Druck- und Verlagschaus Glikis in Venedig (1670-1854)*, Wiesbaden 1974, p. 142.

3. Dans la préface de l' *Ἀλφαβητάριον Γερμανικόν* (= Abécédaire allemand), Vienne 1768, le même écrivain notera qu'il n'a pas "un pouvoir proportionnel à son ardeur" et qu'il ne trouve "personne pour l'aider à assumer les frais d'imprimerie". Après 17 années, en 1785, sortira à Vienne la *Γραμματικὴ Γερμανικὴ Ἀκριβεστάτη* (= Grammaire allemande la plus précise) de Dim. N. Darvaris, aux frais des frères Darvaris.

4. Dans la préface *τοῖς Ἀγαρινώσκεισι χαίρειν* qu'il place en tête de son ouvrage (pp. V-XV), le même Dim. P. Govdelas note qu'il les a tous "vus faire,

volume, Vienne 1816, *Loghios Hermis* publia une longue notice critique (p. 172-185) dans laquelle, entre autres, il remarque que “le livre est cher (8 volumes: 112 grossi) et, qu’à cause de son prix élevé, il devient inutilisable même s’il était utile”. Et, comme on sait, ce ne sont pas les seuls exemples qui montrent la dépendance directe du livre par rapport aux lois du marché, aux lois de l’offre et de la demande, durant le siècle pré-révolutionnaire. La multitude des ouvrages —particulièrement scientifiques— qui sont restés non imprimés, sous forme manuscrite, constitue un témoignage sur le rôle déterminant du jeu du marché, du jeu précisément de l’offre et de la demande.

Voici encore un élément, opposé aux précédents, qui, cependant, se place dans la même problématique et traduit les mêmes lois: le *Βιβλίον πρόχειρον τοῖς πᾶσι περιέχον τήν τε πρακτικὴν ἀριθμητικὴν, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν τήν Λογαριαστικὴν* (= Livre à la disposition de tous contenant l’arithmétique pratique ou, plus exactement, l’Art du Calcul) de Glyzonios, oeuvre de 1568, qui connaîtra 19 éditions durant cette période, la dernière en 1818. C’est le livre que recherche le marché du livre parce qu’il apporte une solution aux problèmes des affaires commerciales quotidiennes.

Sur le thème de la diffusion commerciale du livre, nous ne nous arrêterons pas particulièrement parce que, de temps à autre, on a publié suffisamment d’éléments à ce sujet.<sup>5</sup> Le livre, nous le rencontrons en tant que marchandise dans les “factures” des maisons de commerce, dans les registres des compagnies de Braşov et de Sibiu.<sup>6</sup> Les écrivains se dirigeront vers les maisons de commerce pour la diffusion de leurs livres<sup>7</sup> et les commerçants sont ceux qui détermineront la quantité

---

de façon inattendue, la sourde oreille et qu’aucun de ceux qui constituent le Peuple Grec, aucun, je dis... ne s’est montré coopérant” pour cette tentative.

5. Cf. entre autres: Sp. Asdrachas, *Une entreprise grecque à Venise au XVIIIème siècle* (étude inédite qui s’appuie sur les registres Sarou-Seleki de l’Institut Hellénique de Venise), G. Veloudis, *op. cit.*, Eut. D. Liata, “Εἰδήσεις γιὰ τὴν κίνηση τοῦ ἑλληνικοῦ βιβλίου στὶς ἀρχὲς τοῦ 18ου αἰώνα”, dans *Ὁ Ἐργασιστὴς* 14 (1977) 1-35, K. D. Mertziou, “Ἡ οἰκογένεια τῶν Γλυκῶν ἢ Γλυκῆδων” dans *Ἡπειρωτικὰ Χρονικὰ* 10 (1935) 1-52 et id., “Τὸ ἐν Βενετίᾳ ἠπειρωτικὸν ἀρχεῖον”, *op. cit.*, 11 (1936) 1-352.

6. Cf. manuscrit 976 et 981 de la bibliothèque de l’Académie Roumaine à Bucarest.

7. Dans les papiers de la maison de commerce “Ἀργέντη” de Vienne, une des plus grandes d’Autriche, qui conservait également des liens avec l’étranger,

de livres qui peut arriver sur le marché.<sup>8</sup>

Restant dans le domaine du livre, nous voudrions faire encore une remarque qui est en relation, elle aussi, avec la manière dont le marché, la loi de l'offre et de la demande, détermine également la qualité du livre: dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle commencèrent à se créer dans la société grecque —Constantinople, Principautés danubiennes, Smyrne— des groupements de riches, des groupements aristocratiques, détachés de l'activité productive directe, qui conservent des liens étroits avec leurs équivalents européens et principalement français. Ces groupes recherchent un autre type de livre qui leur procurera des connaissances sous une forme narrative, sans expériences, théorèmes ou démonstrations. Le marché du livre essaie de répondre à leur demande. Et il ne s'agit pas seulement des différents *Ἀποθηκὲς τῶν παιδῶν* (= Magasins des enfants), *Εἰσαγωγικὲς διδασκαλίαις* (= Enseignements préliminaires), etc. qui circulent à cette époque et qui sont destinés à l'enseignement particulier à domicile des enfants",<sup>9</sup> principalement des gens de cette catégorie. C'est aussi le livre savant scientifique. Dans la *Θεωρία τῆς Γεωγραφίας* (= Théorie de la Géographie) qu'il publia à Vienne en 1781, Joseph Missiodax, qui vit dans le milieu cosmopolite des Principautés danubiennes et qui connaît bien les besoins d'éducation en général, mais aussi ceux de ces nouvelles couches sociales, remarque (p. IX) qu'il possède en manuscrit et cherche des donateurs pour éditer "deux Voies des Mathématiques, une à l'usage des nobles, une à l'usage des écoles, deuxièmement deux Voies de la Physique, de même une pour les nobles, l'autre pour les écoles".

Dans ce circuit de l'offre et de la demande prend place aussi,

---

nous rencontrons aussi la remarque suivante de Eustratios Argentis, à la date du 25 juin 1795: "Selon la note de M. Athanasios Psalidas, on nous a livré de la part de ce dernier différents livres pour que nous les envoyions à Constantinople afin de les vendre à son compte et à ses risques" (Georgios Laios, *Ἡ ἐν Βιέννῃ ἐμπορικὸς οἶκος "Ἀργέντη"*, Athènes 1960).

8. "Ils veulent faire tomber le prix du fil en raison de sa quantité, ce qui va arriver également pour les livres" écrit, de Larissa, le 8 septembre 1728, Christos Rakitzis à la maison de commerce Selekis-Sarros à laquelle il demande de ne pas lui en envoyer d'autres (cf. K. D. Mertzios, "Τὸ ἐν Βερετῖα...", *op. cit.*, p. 279 et Sp. Asdrachas, *op. cit.*

9. Dim. N. Darvaris, *Οἰκιακὴ Διδασκαλία* (= Instruction à domicile), Vienne 1810, p. 4.

comme nous l'avons déjà mentionné, l'enseignant. Dans le siècle qui a suivi la prise de Constantinople, lorsque cette tendance vers la formation, vers l'éducation, vers la culture intellectuelle de façon plus générale, était encore absente, avec pour résultat le fait que l'aire grecque était "non seulement dénuée de savoir, mais aussi d'éducation",<sup>10</sup> que risquait "de disparaître de fond en comble la source du savoir"<sup>11</sup> et que l'encyclique du Pape au sujet de la fondation du Collège Hellénique de Rome (1576) parle d'absence, dans l'aire grecque, "de manque d'enseignants et d'hommes savants",<sup>12</sup> l'offre mais aussi la demande d'enseignant étaient, conséquence directe de cette situation, fortuites et non programmées.<sup>13</sup> Au contraire, dans le siècle pré-révolutionnaire, la situation est devenue différente avec, pour résultat, le fait que la place de l'enseignant a également, jusqu'à un certain point — surtout dans les grands centres — changé.

L'extension du commerce et, plus généralement, de la vie économique qui avait, comme conséquence, le développement désormais plus grand de l'instruction, donnera une nouvelle dimension également au travail de l'enseignant qui commença, lui aussi, à être évalué sur la base du jeu de l'offre et de la demande. Commence une distinction nette qui trouve son expression elle aussi dans le "marché de l'enseignant" (si l'on me permet ce terme).<sup>14</sup> L'élément est signalé dès le début de cette

10. Scholarius, I, p. 291.

11. Cf. Matthieu K. Paraniak, *Σχεδιάσμα περί τῆς ἐν τῷ ἐλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων*, Constantinople 1867, p. 179.

12. Zacharias N. Tsirpanlis, *Τὸ ἐλληνικὸ Κολλέγιο τῆς Ρώμης καὶ οἱ μαθητές του (1576-1700)*, Thessalonique 1980, p. 32.

13. En 1490, Jean Moschos, originaire de Laconie, est appelé par les habitants de Thessalonique afin "d'enseigner avec un salaire provenant de l'Etat", d'après Marc Antimachos (cf. "Οἱ γελωτοποιοὶ τῶν Βυζαντινῶν αυτοκρατόρων" dans *Νέος Ἑλληνομνημῶν* VII (1910) 386), "dans cette ville fort peuplée et fort riche", où nous ne rencontrons pas, d'après Moschos, d'autre enseignant, en 1585, que l'athénien Georgios (Sp. Lamprou, "Ἐνθυμήσεων ἤτοι χρονικῶν σημειωμάτων, Συλλογὴ πρώτη", *op. cit.*, p. 181, mém. 225). Et encore dans cette même Constantinople, il n'y avait, un an exactement après la prise de la ville, "presque aucun professeur de lettres" (M. Crusius, *Turcograecia*, Bâle 1584, p. 92). En conséquence, pendant tout le XVI<sup>ème</sup> siècle, le nombre des élèves, dans toutes les provinces grecques, ne dépasse pas 50 (Ap. Vakalopoulos, *Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ*, II, Thessalonique 1961, p. 252-253).

14. Nous trouverons encore plus tôt des éléments de ce "marché de l'enseignant". Nous possédons à ce sujet cinq contrats de Zante, datant de la période

époque, en 1721, par le patriarche savant Chrysanthos Notaras lequel, dans une lettre aux habitants d'Adrinople, encourage ceux-ci à ne pas rechercher un enseignant mal rémunéré parce que "les enseignants de valeur ne sont pas bon marché".<sup>15</sup> Les salaires oscillent, suivant les qualifications et la réputation de l'enseignant. 200 grossi sont le salaire de l'enseignant à la Grande Ecole du Peuple Grec en 1772, "s'il est réputé" et 150 "s'il est consciencieux".<sup>16</sup> A la fin de 1691, les revenus du directeur de la Grande Ecole du Peuple Grec étaient équivalents à ceux de l'enseignant des cours scientifiques: 200 grossi, tandis que ceux de l'enseignant des cours ordinaires sont fixés à 150 grossi.<sup>17</sup>

D'après le tableau des salaires des enseignants durant tout le XVIIIème siècle, nous constatons une grande différenciation dans les revenus de l'enseignant en fonction des centres et des qualifications de l'enseignant. Mille grossi sont le salaire annuel de Evg. Boulgaris en 1742 à Jannina<sup>18</sup> et en 1753 à l'Athoniade,<sup>19</sup> le même salaire que celui de l'enseignant des cours philosophiques à l'Académie Patriarcale en 1769,<sup>20</sup> d' Athanasios Psalidas en 1796-1800 à Jannina,<sup>21</sup> tandis que Théophilos Kaïris a, en 1811, à Kydonia, un salaire de 1500 grossi.<sup>22</sup>

1546-1567, qui ratifient de semblables accords entre enseignants et familles, la question étant d'enseigner: "cantiqnes, gamme, psautier, épîtres et écriture" pour les deux premiers, "la moitié du psautier et les épîtres, sans l'écriture" pour le troisième, "les lettres romaines... c'est-à-dire le psaume introductoire et la gamme, le psautier et les épîtres" pour le quatrième, "petits tableaux, gamme, psautier, épîtres et écriture" pour le dernier (cf. Léonidas Zoïs, "Εγγραφα του ΙΣΤ' αιῶνος εκ του Ἀρχείου Ζακόνθου", *B.N.J.* 13 (1937) 15-43. Particulièrement les pages 23-25 et 30 avec les contrats correspondants).

15. Cf. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, XIV, p. 871, numéro 848. De même Tr. Evangelidis, *Ἡ παιδεία ἐπὶ τουρκοκρατίας*, Athènes 1936, p. 56.

16. Cf. *Ἰωάννου Οικονόμου Λαρισσαίου (1783-1842) — Ἐπιστολαὶ διαφόρων*, lettre de Serge Makraios à Cyrille Phourniotis en 1772.

17. Cf. Tr. Evangelidis, *op. cit.*, p. LXV et Ath. Komn. Ypsilantis, *Τὰ Μετὰ τὴν Ἀλωσιν, 1453-1789*, Constantinople 1870, p. 206.

18. P. Aravantinos, *Βιογραφικὴ συλλογὴ λογίων τῆς τουρκοκρατίας*, Introduction-direction de la publication K. Th. Dimaras, Jannina 1960, p. 32.

19. Matthieu K. Pararikas, *Σχεδίασμα...*, p. 48-49: "au sujet du salaire inoui de mille grossi par an".

20. Cf. *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* 32 (1883) 506.

21. S. D. Krinos, "Ἀθανάσιος Ψαλίδας", dans *Ἔστια* (1879) 147.

22. K. Bliziotis, *Βίοι τῶν διαπρεφάντων ἀνδρῶν τῆς νήσου Ἀνδρου*, Athènes 1881, p. 52.

A Naxos Grég. Xanthopoulos reçoit, en 1816, 700 gr.<sup>23</sup> tandis que le successeur de l'archiprêtre Tzortzétos, l'année suivante, reçoit seulement 300 gr.<sup>24</sup> et, en 1818, 400.<sup>25</sup> Après lui Dositheos Tziotis reçoit 600 gr. et ensuite Michel Christodoulos 1000 grossi.<sup>26</sup>

Différente est la situation en Grèce continentale où la faible demande agit aussi sur les revenus qui ne dépassent pas, en moyenne, durant tout ce siècle, 300 grossi. Anthimos Gazis reçoit, en 1776, cent grossi à l'école de Bezitzi<sup>27</sup> et Io. Pezaros reste, avec 200 gr., dans sa patrie même si d'autres villes le demandaient "avec de gros salaires".<sup>28</sup>

Ces éléments que, de façon assez sommaire, nous avons donnés en introduction, fondent, je crois, le point de vue que nous avons exprimé au commencement, c'est-à-dire que le travail de l'enseignant, ses revenus, sont soumis aux lois du marché, au jeu de l'offre et de la demande et en subissent les conséquences. Le phénomène est observé particulièrement dans les centres où règne une activité économique mais aussi intellectuelle plus intense — surtout dans les grands centres de l'hellénisme périphérique — là où la demande mais aussi l'offre d'enseignant sont plus grandes. Là sont concentrés la plupart des enseignants "chers" mais aussi des plus "renommés". De même nous pouvons avec, je crois, la même assurance soutenir que ces centres rendaient "célèbres" beaucoup d'enseignants et renforçaient la réputation des autres (parmi ceux naturellement qui répondaient aux exigences de ce marché), par exemple K. Vardalachos, N. Zerzoulis, Nicéphore Théotokis, Th. Kairis, K. M. Koumas, etc. Les marchés d'enseignement de ces centres attirent les enseignants et, en même temps, ces marchés, à leur tour, les créent. Il s'agit d'un schéma à double sens qui, à sa base, connaît la loi de l'offre et de la demande dans une société développée dans laquelle les mécanismes du marché fonctionnent de façon intense au service de l'ensemble social.

23. N. Kephalliniadis, «Η μονή Ἁγίου Γεωργίου Γρόττας, Σχολή τῆς Νάξου κατὰ τὰ ἔτη τῆς τουρκοκρατίας» dans *Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Κυκλαδικῶν Μελετῶν* 9 (1971-73) 470-572.

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

27. Anastasios Goudas, *Βίοι παράλληλοι*, I, Athènes 1872, p. 346.

28. K. M. Koumas, *Ἱστορία τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων*, XII, Vienne 1832, p. 570.